

LE SIXIÈME JOUR



ДАН ШЕСТИ
DAN ŠESTI

RASTKO PETROVIĆ

EXTRAITS

© Traduit du serbe par Alain Cappon

Juin 2014

Vendredi 4 décembre 1915

Depuis le matin, un vent nettement plus fort que la veille balayait les espaces. Un vent vif, violent, presque glacé.

Le chemin longeait un ruisseau. D'un côté et de l'autre de petites églises et mosquées. Des chars à bœufs se frayaient à grand peine un passage au milieu de bidons jetés dans la vase, de roues brisées, d'animaux putréfiés au ventre gonflé, lisse, rosâtre et puant. Des chiens crottés, effrayants, jaillissaient de derrière un bœuf énorme et se coursaient en aboyant. Des relents horribles, pesants, de pourriture. Le vent tantôt les dissipait dans les espaces, dans les marécages au-delà du ruisseau, tantôt en enrobait entièrement ce chemin encombré. Et cette infection devenait maintenant un nouvel espace à traverser.

Stevan Papa-Katić s'échinait mais en vain à s'extirper de cet endroit au plus vite. Il était à ce point épuisé qu'après avoir pressé le pas sur à peine quelques mètres, de nouveau il s'arrêta. Sans aucun désir de s'asseoir. Il s'y refusait catégoriquement, obstinément. Sans doute ne se serait-il plus relevé. Les lèvres serrées, le visage renfrogné, il voulait tenir debout, et il tenait debout. Le vent le ballotait sur ses jambes, les hommes qui le doublaient le regardaient. Tenace, la peste des cadavres pourris l'enveloppait.

Une grande chienne efflanquée fixait Stevan à distance. De chaque côté du chemin étaient allongés des gars de son âge. Ils avaient été incorporés, puis libérés, et avaient fait halte là pour se reposer. Ils avaient marché isolés ou en petits groupes, rassemblé leurs dernières forces. De ceux des jours précédents ne restaient de loin en loin que des cadavres aussitôt entrés en décomposition. Ceux qui passaient les recouvraient de loques, quand ils en avaient. Et criaient sur les chiens qui venaient rôder alentour. Personne, toutefois, n'était en mesure d'y veiller. À proximité de leurs foyers, les Albanais

enfouissaient les dépouilles humaines, mais... ensuite ? Des villages entiers n'allaient tout de même pas jouer les fossoyeurs !

Des mains, Stevan se boucha le nez et les yeux : cette puanteur abominable s'insinuait jusqu'au creux de son estomac ! Cette horrible, cette effrayante odeur de pourriture le pénétrait jusqu'au plus profond de l'estomac ! L'endroit tout entier n'était qu'un gigantesque cadavre, un ventre pourrissant criblé de grands trous à travers lesquels mugissaient les vents. Stevan vomissait, mais sans se pencher, sans détourner la tête, sans décoller les mains de son visage. Il rendait juste un peu de bile acide et de suc gastrique qui, sur-le-champ, avaient verdi un bouton métallique, et un peu de fiel vert sur sa langue déjà entamée et durcie, sur ses lèvres qui, toujours davantage, s'écartaient de ses dents.

De jeunes gars se tenaient mutuellement aux épaules, inflexibles, effrontés, apeurés, têtes rentrées. De pauvres têtes rétrécies, de la taille de poings. De petites têtes desséchées, grimaçantes. Ils essayaient de continuer. D'un pas déterminé, résolu, rageur, exaspéré. La virulence, la malignité les faisaient tenir bon. L'égoïsme, l'inflexibilité. Une inflexibilité plus grande encore que celle du plus inflexible des hommes en temps de paix. Ô, si seulement, avant la guerre, les paysans avaient rencontré ces jeunes gars qu'aux yeux de Stevan, ces garçons de son âge et lui-même paraissaient être, s'ils les avaient vu suivre ce chemin en égoïstes, avec le même détachement assumé à la vue du malheur autour d'eux, en se donnant le même mal pour profiter de tout, les paysans, à n'en pas douter, les auraient roués de coups de bâton, rossés comme de répugnants chiens enragés. Mais à leur voir alors encore ces traits de visage, les paysans se seraient bien gardés de s'approcher d'eux, se seraient défaits de leurs bâtons et enfuis à travers les prairies en hurlant leur consternation.

Tout cela était maintenant affreusement loin. Les paysans d'avant-guerre étaient eux aussi ou morts ou crevant de faim, ou restés cachés dans leurs granges, dans leurs propriétés ; et leur enfance entraînée dans une course folle à travers

Batal-džamija, frêle, malingre, anémique, n'avait pas laissé de traces derrière elle. Être mauvais et furieux, entêté, perfide, avait maintenant un sens. Se dire : Non, je ne m'assoierai pas, et ne pas s'asseoir ! Bien qu'il ne se fût rien mis sous la dent depuis la veille, malgré ses pieds gonflés, douloureux, ses membres désormais insensibles, malgré la bile qui affluait dans sa gorge, malgré le vent plus fort que lui, Stevan restait debout, opiniâtre.

Le corps incliné vers l'avant pour offrir une meilleure résistance, il ne voulait pas tomber, et il ne tombait pas. Ses ultimes ressources étaient à l'œuvre : la colère qu'il éprouvait à son propre égard, à l'encontre de tout, la haine. Oui, absolument, une haine formidable parce que tout est ainsi en ce monde. Il fit un pas, en fit deux, puis s'arrêta en serrant les dents à se faire mal, à couper son pauvre souffle.

La chienne décharnée s'était encore rapprochée. Elle l'observait. Elle considérait cet homme debout, droit sur ses jambes et aux yeux écarquillés, qui, toutes les cinq six minutes avançait d'un pas ou deux. Elle n'agitait pas sa queue. Ne trahissait en rien sa présence. Les oreilles dressées, immobile, elle fixait Stevan droit dans les yeux. Il ressentait un certain effroi, une certaine haine contre cette bête. Une bête aussi laide et si peu gentille.

À midi, il avait parcouru quelques centaines de mètres. Depuis le lever du jour, sans doute pas un demi-kilomètre. Il était à mi-chemin entre Bushat et Barbalushi. Il apercevait toujours et avec la même netteté les dernières maisons du premier village et les dernières du suivant. Il n'en pouvait plus. Toute son persévérance avait été battue en brèche. Il s'assit, sans même que le désespoir le gagnât tant il était brisé, anéanti. À la vérité, il n'était pas assis mais couché sur un buisson. Seule sa tête restait encore haute. Son acharnement à ne pas défaillir y logeait encore.

Il vomissait maintenant presque sans discontinuer. D'un coin des lèvres lui coulait une mousse mêlée de fiel. Quelque chose couleur clair de lune fondu, piquant – c'était le

souvenir détestable que lui avait laissé un rêve ou quelque lieu plus lointain encore que le rêve. Les larmes lui coulaient, mais nullement des larmes de chagrin. Il se demandait juste comment dénicher de quoi manger. Son estomac s'apaiserait quelque peu, ses forces lui reviendraient. Et il pourrait réfléchir plus sobrement et parcourir une distance plus grande.

Couché non loin de lui, le chien ne le quittait pas des yeux. Le corps allongé, poussiéreux, gris foncé, les flancs pendants et les côtes saillantes, cette bête ne se soignait plus, ne se frottait plus contre les épines et les mauvaises herbes pour se nettoyer. Sa queue, en particulier, était toute râpée. Ses yeux étaient humides, chassieux, rouges dans les coins. Quand elle s'abaissait pour se reposer, elle ne se couchait pas de tout son long, la tête entre les pattes, mais demeurait en permanence dressée sur ses membres antérieurs, le regard fixe, et gardait haute sa tête maculée de boue séchée et d'herbe.

Stevan finit par s'assoupir. D'abord, une eau gigantesque dans laquelle il plonge. Puis, sous elle, une seconde, une troisième... De sa longue main, un poisson lui attrape le cœur et serre. Stevan ne peut plus respirer, cette pression lui fait mal. Le poisson porte une barbe longue, effrayante. Pourrie d'un côté seulement, elle empeste. Stevan tâche malgré tout d'en approcher sa bouche. Et tout à coup réussit à y planter les dents. À mâcher. Non, ce qu'il mâche n'est qu'une brique pas cuite. De l'argile. Et il se met à vomir. Même en rêve.

Il s'est réveillé. Tout tremblant encore, le visage ruisse-
lant de sueur. Trempé de larmes. Le chien a fait un bond et mis à courir comme pris sur le fait à préparer quelque chose. Stevan a tenté de se relever, de faire quelques pas. Par deux fois, il est retombé à genoux mais s'est aussitôt redressé. Une petite centaine de mètres parcourus, il s'est assis. Ceux qui passaient à côté de lui ne pouvaient lui porter assistance, quand bien même les en aurait-il priés, quand bien même y auraient-ils consenti, car ils se traînaient dans un même état d'épuisement. Et il reprit sa marche en avant.

Plus loin des charrettes étaient arrêtées, des hommes et des femmes s'affairaient autour. Encore cinquante pas jusque-là ! Les rejoindre avant qu'ils repartent. Peut-être y aura-t-il là-bas quelque chose à recevoir de gens assurément riches, de nantis qui se déplacent en voiture. Il marche maintenant tel un danseur de corde. Vite, le buste penché carrément vers l'avant, en plaçant un pied devant l'autre, l'équilibre instable. Qu'il tombe, et jamais il ne parviendra à se relever, il le sait.

Après l'avoir tellement fait souffrir, ses pieds gonflés ont fini par s'engourdir. Il voit clairement que la petite voiture a été déchargée, qu'une roue s'est sans doute déboîtée. Les hommes s'activent, bricolent avec une traverse de bois. La tête nouée d'un foulard, les femmes ne font que les gêner. Leurs affaires sont posées au bord d'un fossé, deux trois petits ballots enveloppés dans des tapis de Pirot, des sachets de farine ou de maïs, des paniers à coup sûr de nourriture, des gourdes de rakija ou d'eau. Ces hommes et ces femmes criaillent, leurs voix sont insupportables.

Stevan Papa-Katić ne perd rien de tout cela, jauge la situation, frémit. Il se sent transporté, en proie à une véritable exaltation. Deux autres hommes passent encore, qui ne font que regarder ce que l'on fait à la voiture. Il fait alors le tour par le maréage et, à quatre pattes, se traîne jusqu'à un panier. Tout crotté, il y enfonce la main, sent sous ses doigts des chiffons humides et des récipients. Puis il reconnaît une forme, dure, rugueuse.

À peine l'a-t-il effleurée qu'une vague d'excitation submerge chaque partie de son corps. Joindre les doigts lui est quasiment impossible tant il frissonne. Du pain !

Son ventre est soudain entièrement pris de convulsions. Il faut qu'elles cessent sinon jamais il ne parviendra à refermer les doigts. Il concentre toute son attention, toute sa volonté. Et avant qu'il ait pu s'enjoindre : « Calme-toi, calme-toi, serre les doigts... Oui, c'est bien, comme ça ! », il se re-

trouve de plus belle dans la boue. Le pain fortement empoigné. Sans qu'il en voie la couleur tant qu'il l'a souillé de boue.

Il s'assied et mange lentement, très lentement. Une bouchée à la fois. En s'efforçant de mastiquer. Les articulations de ses mâchoires se figent bientôt. Le manque de salive. Quelques bouchées à peine et, déjà, il est exténué.

Mais le chien est là lui aussi, tout près. Dans un premier temps, il était sorti de l'esprit de Stevan, mais il émet un gémissement aigu et tente d'aboyer. Il veut que l'homme lui cède sa proie ou, à tout le moins, la partage. Il tremble de rage, mais sans pour autant se risquer à avancer. Les yeux rivés sur les mains de Stevan, il s'emporte, grogne sitôt qu'il voit celui-ci les porter à sa bouche. D'un vague mouvement de bras, Stevan essaie de le chasser, mais sans plus. Le chien ne bouge pas.

Papa-Katić fourre le reste du pain sous ses vêtements et se repose. Puis il se remet en route. Les charrettes sont déjà parties.

Une heure plus tard environ, un aéroplane autrichien survola le chemin à très basse altitude. Ceux qui se traînaient n'esquissèrent pas le moindre mouvement pour se mettre à couvert.

Papa-Katić songeait simplement qu'un bâton pour se défendre contre ce chien serait le bienvenu. Mais où en trouver un ?

Deux heures plus tard, il parvint à l'église de Kuklid. Elle était au pied de la colline. Le porche ouvert fourmillait déjà de miséreux et d'affamés. La nuit semblait devoir être fraîche. Stevan réussit à se faufiler jusqu'à l'endroit le plus resserré, qui grouillait de monde. Les pieds lui élançaient de fatigue. Il se déchaussa mais les cloques lui firent plus mal encore, à croire qu'elles voulaient accaparer tout l'espace à elles seules et que lui n'était que le cœur de ces gigantesques boursouflures.

Samedi 5 décembre

Il se réveilla enfoui sous les hardes et les membres des autres dormeurs. Son premier geste fut de s'assurer de la présence, encore, du guignon de pain.

À quatre pattes il gagna la fontaine où coulait un jet d'eau. Il s'y lava un peu les mains et les yeux. Il les avait tout gonflés, ses paupières étaient bouffies sur le bord et ses ongles crevassés et bleus. Il trempa le pain dans l'eau et se cacha pour le manger.

Il passa la nuit entière là parmi ces hommes, mais sans adresser la parole à quiconque et sans que quiconque lui dise un traître mot. Il savait avoir encore vingt-six kilomètres jusqu'à la mer, huit kilomètres à vol d'oiseau et à condition de couper par les collines et les marécages. Ce qui constituait maintenant une distance énorme.

Il marchait, défaillait à chaque pas. D'un côté du chemin se dressait une colline, de l'autre coulait un ruisseau et s'écoulaient d'interminables marécages. Des mosquées détruites, des cabanes albanaises déglinguées, des enfants maculés de boue jusqu'aux yeux, des cadavres jetés, entièrement plongés dans le marais dont un bras ou un pied, seul, dépassait de l'argile...

La pluie. Un grand rideau de pluie opaque tiré à l'infini. Stevan s'est abrité sous des saules. Il a quand même les jambes mouillées et embourbées. Ses vêtements sont gorgés d'eau. Il n'est plus un homme, ni une poule ni un homme. De la boue ! [...]

Mardi 8 décembre

Une épouvantable averse de grêle ! Pendant tout ce temps, il a trouvé refuge dans un trou à côté de chevaux et de bœufs en putréfaction. Tout va bien. Mais quel froid !

Jeudi 10 décembre

Vers trois heures il s'est endormi adossé à un coteau. Sans plus de forces pour continuer. Depuis le matin, il a parcouru trois ou quatre kilomètres. Et depuis plus de trente heures strictement rien mangé. Il s'est couvert le visage de son calot. Il est incapable du moindre rêve tant son sommeil frise la mort.

Une brusque douleur le réveille. Hirsute, le chien gris est en train de déchirer sa jambe de pantalon, il en secoue les effilochures avec de furieux coups de tête tantôt à droite, tantôt à gauche. Il lui a arraché un morceau de peau du tibia. Un mince filet de sang glisse le long de sa jambe. Suffoquant de terreur, Stevan se met à battre des bras, mais sans se risquer à toucher le chien de peur qu'il se jette sur eux.

Voyant le jeune homme qui le regarde, gesticule, l'animal nullement surpris s'arrête un instant et se contente de montrer ses longues dents pointues entre lesquelles s'exhale sa forte haleine de chien. Toutefois, il se recule et se couche très près de la jambe de Stevan, à portée de vue de celui-ci qui, au prix d'un effort, le fixe d'un œil hargneux. La force lui manque pour ouvrir l'autre. Il regarde le chien le plus rageusement possible, surmontant malgré tout un effroi que jamais encore il n'a ressenti.

Le chien ne quitte pas Papa-Katić de ses yeux mauvais : il gronde fort, d'exaspération. Il est sur le point de bondir mais, dans le même temps, la peur le retient. Une peur légère encore. Papa-Katić, tantôt scrute les environs dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un, tantôt reporte son regard sur ce chien dont les raisons pour le harceler depuis tant de jours déjà lui échappent. Il redoute ses crocs acérés. Un souffle léger lui monte de la gorge, un pialement tels ceux que l'on pousse en dormant quand on a beau faire et qu'on n'arrive pas à crier à l'aide, le pépiement désespéré, risible, stupide de quelque oisillon intérieur que peut-être lui seul peut clairement percevoir.

De toute sa volonté, de son reliquat de force, dans l'impossibilité qui est la sienne de se déplacer, Papa-Katić parvient à crier. Sa gorge desséchée laisse échapper un chuintement faible, aigu. Un rugissement inhumain d'amertume et d'ulcération, de méchanceté et d'humiliation, s'est décoché à l'adresse du chien qui, lentement, s'apprêtait à bondir. Le grand chien de ferme, crasseux, famélique, errant, gronde de même. Il pourrait tout aussi bien s'en aller. Le chemin regorge pour lui de formidables trésors de nourriture, mais cet affrontement à coups de regards antagonistes, jour après jour, les yeux dans les yeux, l'a peut-être fait retourner à la vie sauvage. Lui aussi aime la chasse, nullement les cadavres. Il ne voit plus en cet homme un demi-dieu, il ne veut plus être à son service maintenant que l'humanité, en vérité, s'est à ce point avilie.

Le monde animal et l'espèce humaine se font face. L'homme cherche à effrayer le chien qui a de moins en moins peur. Jamais des ennemis n'ont ressenti plus grande faim, plus grande férocité. Jamais celui qui entend attaquer, ni celui qui se voit contraint de se défendre n'ont eu en eux aussi peu de vie.

Ils se tiennent là, malveillants, exaspérés, tendus, à se mesurer d'un œil attentif.

Plus tard sont arrivés des hommes. Trois jeunes et deux plus âgés. Aucun n'avait de bâton, tous étaient misérables. Ils ont chassé le chien qui, paresseusement, la tête tournée derrière lui, s'est éloigné. À nouveau couché, il les toise tous avec hostilité.

Ils tentent de relever Papa-Katić afin de l'emmener. L'abandonner avec cette bête leur paraissait inhumain. Hagar, Papa-Katić est toutefois dans l'incapacité de parler. Une idée, une seule, paraît l'hypnotiser. Il voit des hommes qui l'entourent, tâchent de le remettre debout, de le soulever en le prenant par les aisselles, et le chien, plus loin maintenant, qui continue de le considérer en grognant. C'est surtout cela ce qu'il voit, ce chien encore et toujours là, couché à l'envisager

en grognant. Ils n'ont rien pour le tuer, et on ne parvient pas à le faire fuir.

Depuis plus de trente heures Stevan a le ventre vide. Il fait un pas et, l'esprit troublé, confus, fait une nouvelle chute. Les hommes s'assoient autour de lui. Avec une corde ils lui nouent les haillons autour de sa jambe, et se retrouvent ensuite bien désemparés. D'un balluchon, ils retirent un bout de biscotte et un morceau de sucre. Stevan n'a pas la force de mordre. Ils lui placent le sucre entre les dents, le morceau reste intact, faute de salive en quantité suffisante pour le faire fondre.

L'un d'eux part chasser le chien qui bat en retraite sans volonté de fuir, sans hâte, en maintenant exactement la même distance avec l'homme qui le suit dans un déluge de gesticulations et de jurons. Puis, quand l'homme s'en retourne, l'animal marque quelques secondes d'indécision puis regagne l'endroit où il était couché précédemment. C'était là l'animal le plus tenace qui puisse s'imaginer !

Assis autour de Papa-Katić, les hommes ne savent plus que faire pour l'aider. Il a quelque peu retrouvé ses esprits, avalé le sucre qu'ils lui ont cassé. Ils ne peuvent s'éterniser là. Stevan leur dit alors d'y aller car, manifestement, eux aussi doivent repartir. En guise de pierres, ils lui ont trouvé deux trois mottes de terre dure et les lui ont laissées à portée de main. Ce qui, hélas, ne saurait remplacer un bâton.

Stevan, qui a fermé les yeux, voit aussitôt la chienne plantée au-dessus de lui : un animal répugnant, à la respiration tranquille, espacée ; des yeux rouges, embrasés par une flamme à nulle autre pareille. Un corps noir. Seuls les yeux brûlent de cette flamme, et de ses mâchoires goutte de la bave enflammée comme s'il s'était à l'instant repu du clair de lune. Effroyable, monstrueux animal ! Gigantesque de taille, il occulte la nuit entière à lui tout seul. Stevan est effrayé, sa terreur est aussi intense que ses difficultés à respirer. Avec obstination, la chienne reste en surplomb, ses yeux étincèlent dans l'obscurité. De son sexe également se déverse le clair de lune.

– Laisse-moi, je veux dormir, dit Stevan en se raidissant de toutes ses forces. Je suis affreusement fatigué. Blessé, gravement blessé.

– Comment pourrais-je te laisser, dit-elle distinctement.

Quelle voix humaine, si pleine d'humanité que celle de cet animal !

– Pourquoi ?

– Je t'aime, dit-elle sereine.

Cette voix résolue recèle quelque chose d'infiniment familier. Quelque part dans la vie de Stevan, une voix semblable parlait au-dessus de lui. Dans une chambre à la chaleur étouffante, au-dessus de la prairie. Quelque chose du genre...

– Il faut que tu partes... d'ici... Je ne veux pas que tu m'aimes.

– Comment ne pas t'aimer ? C'est impossible. Comment peux-tu ne pas voir que je t'aime, que je t'aimerai à jamais, à jamais, à tout jamais...

Il se plaque les mains sur le visage et, frémissant, dit encore :

– Vois... vois donc comme mes mains tremblent. Depuis ce jour, depuis lors, elles tremblent. Or c'est uniquement là ce que tu peux voir. Tu ignores ce qui se passe en moi !... Laisse-moi, laisse-moi !... Vois comme je suis pitoyable, malheureux. Si terriblement fatigué ! Et ces mains, ces mains qui ne cessent de trembler, c'est horrible !...

– Je t'aime, dit-elle désespérée. À jamais, à jamais, à tout jamais...

Il rouvre les yeux et voit les terrifiantes flammes dans la nuit, la monstrueuse forme noire au-dessus de lui. Le sexe gorgé de clair de lune, l'haleine qui l'embrase.

– Je ne veux plus que tu m'aimes ! s'indigne-t-il bouleversé. J'ai peur de toi maintenant. Je ne veux plus que tu m'aimes !

Tout son corps tremble.

Il semble s'interroger : « Quand donc m'a-t-elle déjà aimé ? Quand, terrorisé, lui ai-je montré mes mains, quand ai-je espéré vainement sa venue ? » Et toute sa vie dont il peut apercevoir le moindre recoin lui apparaît dans toute son horreur. Il en éprouve de l'épouvante, il a mal, atrocement mal que tout se passe ainsi ! La douleur et le désespoir l'engloutissent au point que son unique désir est de s'en extirper, de lui échapper.

La bête est là. Sa seule présence est quelque chose d'abominable, une torture. « Me sortir de là, ô me sortir de là ! » se dit-il sans trêve. Et sans parvenir aucunement à se dégager.

Elle s'est penchée sur lui. Il sent son haleine qui le domine, ses mâchoires qui reposent sur sa gorge, la sensation de chaleur et d'humidité que dégage la bave, cette bave couleur clair de lune, en feu, brûlante... Il sent la pointe des dents sur sa gorge... Il étouffe.

– Que me fais-tu ? demande-t-il.

– Je te donne un baiser, répond-elle émue, étouffée par le désespoir. Un baiser. Tu ne vois donc pas que c'est un baiser, un baiser. Le baiser que je te donne...

La bave jaune, brûlante, clair de lune de la femelle lui enflamme la gorge.

– Oh, comme tu me fais peur maintenant !... Tu vas me déchiqueter alors que je veux vivre, maintenant. Maintenant je veux vivre!

« Quand donc ne voulais-je pas vivre ? » s'interroge-t-il fébrilement. « Quand ne voulais-je absolument pas vivre ? »

Les dents de la bête sont sur sa gorge.

– Et moi, je dois te déchiqueter, il me faut, il me faut... t'étouffer... dit-elle dans un sanglot. Il le faut, il le faut, IL LE FAUT !...

Il veut hurler, mais la force lui fait défaut, même pour se réveiller... Il s'est réveillé.

La chienne était assise non loin de lui. Ses yeux lançaient des lueurs phosphorescentes dans la nuit, sa silhouette voûtée, brusquement réduite par le retour à la réalité, paraissait triste et sombre dans l'obscurité.

Après qu'il en eut rêvé, que pouvait donc signifier dans sa vie cette bête aussi implacable que le destin et aussi souffreteuse ? Toujours tremblant, toujours malheureux, il ne savait quelle réponse apporter à sa question. En pure perte il remontait le cours de sa vie à peine débutante, y cherchait où se dissimulait la terreur, l'infortune, la détresse, le désespoir que cette bête incarnait pour lui. Il joignit les mains, elles ne cessaient de trembler. Où donc dans sa vie tremblaient-elles de la sorte ? Était-ce là un avant-goût de ce que la vie lui réservait encore, de ce qui devait encore entrer dans son existence et dont, déjà, il était plus riche ?

Vendredi 11 décembre

La dernière miette de biscotte maintenant grignotée, le ciel au-dessus toujours aussi sombre et bas. Aucune demeure humaine dans les parages. Huit kilomètres encore jusqu'à Lezhë. Les vêtements de Stevan sont en lambeaux et lui blessent l'entre-jambe : certains endroits sont gelés. En s'examinant, il s'était trouvé des colonies de poux, sa peau est entièrement couverte de leurs petits œufs. Puis il a vu ses jambes. Ce ne sont pas des jambes d'homme. La peau est partout tailladée de fines crevasses, en dessous, ne subsistent que les tibias.

Il s'est reposé longuement. Il a sa ceinture en travers des genoux. D'abord, il avait bien songé à l'offrir à un Albanais, mais vite conclu qu'il n'obtiendrait rien en échange et qu'il n'aurait ensuite plus rien pour tenir ses guenilles. C'était une vieille ceinture. Petit à petit, il y avait percé un trou, puis un autre, à mesure qu'il maigrissait. Au lycée, elle embaumait encore le cuir neuf, et la bouche en nickel étincelait.

Là, elle est sur ses genoux. Tandis qu'il la contemple, une idée se dessine. Il se met à faire semblant de manger. Et porte les mains à sa bouche, remue les mâchoires comme pour mastiquer. Et ce, le plus ostensiblement possible malgré la fatigue que ces mouvements lui imposent. La chienne, toutefois, se monte aussitôt sur ses pattes antérieures, dresse les oreilles et, à distance, l'épie, le reluque, comme toutes les fois où il mange. Son corps émacié frémit d'émotion. Stevan détourne la tête, autant que possible mais sans quitter la bête du coin de l'œil.

Et, effectivement, elle s'est levée et s'approche. Le regard fixe, elle grogne en sourdine. À l'évidence, elle-même n'a pas conscience de sa voix et de son désir de passer inaperçue. Elle demeure ainsi dix quinze minutes. Sans venir plus près : elle a pourtant dû manger quelque chose ce matin-là, vu son pelage tout poisseux. Le chemin était parsemé de tant de cadavres d'animaux et d'hommes.

Sans discontinuer Stevan fait mine de mâcher, de porter à sa bouche une nourriture invisible. Il finit par fermer les yeux, feindre de s'assoupir complètement, mais il mastique toujours. Il patiente quelques minutes encore. Sa main s'ouvre, semble-t-il fortuitement pendant son sommeil, et lâche sur sa poitrine une petite boule de chiffons. Qui doit faire penser à un morceau de pain. Alertée, la chienne s'approche. Tremblante, le regard arrêté sur la boule de chiffons. Désireuse néanmoins de s'assurer de la profondeur de ce sommeil. Elle lève la tête, jappe en direction de Stevan. Puis une autre fois. Faiblement.

Stevan ne remue pas, n'ouvre pas les yeux. Une situation à la fois prenante et effrayante.

Subitement la chienne se rue. Et de tout son poids s'abat sur l'homme. D'un mouvement, d'un seul, Stevan lui enroule sa ceinture autour des oreilles et serre. Ne comprenant pas sur l'instant ce qui se passe, la chienne mord Stevan à travers ses vêtements, là où était la boule. Se sentant aussitôt étouffer, elle se rejette vigoureusement en arrière et retombe sur le dos à un bon pas de distance. Suffisamment puissante

encore, elle a entraîné Stevan avec elle. Effaré, il n'ose lâcher prise. Et ne laisse pas filer les extrémités de la ceinture auxquelles il s'accroche de toute son énergie.

Pour l'avoir emporté à sa suite en bondissant, la chienne a maintenant l'homme sur elle. Sous le faible poids de ce corps, elle se démène furieusement pour se dégager. À entendre sous lui des rugissements pareils à ceux d'un cyclone impossible pour lui à contenir, Stevan est pris d'une terreur impensable. Il tend alors la ceinture et tire le plus fort possible, de tout son cœur. La terre, la poussière, la boue crépitent alentour.

Par instants, il voit les yeux de cette chienne, les yeux exorbités, paniqués d'un animal engagé dans un combat sauvage pour sa survie. Dans ses efforts frénétiques pour prendre de grandes inspirations, elle arrose Stevan de bave brûlante, il en a le visage souillé. Avec la rigidité du bois, une patte se détend et lacère le front et la main de Stevan. Lui aussi est hors d'haleine. Un ultime effort, et ses doigts ne s'ouvrent pas d'eux-mêmes. Il continue de serrer, de serrer.

La chienne alors s'apaise. Elle n'oppose plus de résistance. Son corps continue de trembler, tout seul. Un mince filet de sang coule de l'angle de sa gueule. Stevan se laisse choir sur l'animal ; dans un état de total épuisement, incapable de se mouvoir, il demeurera longtemps à cet endroit.

Alors qu'il tentait enfin de se relever, deux hommes passent près de lui. À le voir couché sur la charogne, ils se méprennent et, de dégoût, l'apostrophent :

– Eh, faut pas manger ça ! Beaucoup y sont restés à bouffer du pourri !

Stevan ne pipe mot. Il n'aurait pu d'un simple mot expliquer ce qui s'était passé. Sans un regard pour eux, de ses mains tremblantes il ôte la ceinture du cou de l'animal. L'air d'avoir deviné, les deux hommes se montrent plus curieux.

– Tout seul que tu l'as tué ?... En l'attrapant par la gorge et en serrant ?... Tu as eu le dessus ?... Sacrée prise que celle-là, hein ?!

Stevan peine pour remettre sa ceinture et l'introduire dans les passants. Puis il lève les yeux. Il fait sûrement peur à voir, maculé de boue, de bave et de sang, et d'une maigreur de spectre. Les deux autres doivent le croire assoiffé de sang, dingue. Horrifiés, sans plus un mot, ils se remettent en route. Il est déjà sûrement midi. Stevan se traîne jusqu'au ruisseau distant d'une dizaine de mètres et, à genoux dans la boue, pour autant qu'il peut commander ses mains, se débarbouille. Puis, d'une voix mécanique, si mécanique même qu'elle le surprend, il dit ce que l'instant d'avant il entendait répondre aux deux hommes :

– Il était trop attaché à moi, à toutes fins il voulait me suivre ; moi, j'avais peur qu'il soit enragé. La jalousie de ce chien !...

Il lui vient à l'esprit que l'animal lui était peut-être plus attaché qu'il l'imaginait. Sinon, pourquoi suivre en permanence le même homme ? « Mais quel chien méchant et jaloux ! Comme ce chien jaloux devait mourir de faim ! » se répète Stevan intérieurement.

De nouveau la faim le tenaille. Son estomac se digère lui-même.

En l'espace de deux heures, il a parcouru un kilomètre. Le temps s'est éclairci. Et alors, au loin, au milieu des collines, il aperçoit la mer. Il a l'impression de voir la mer : une petite bande de lumière à l'horizon avant qu'elle s'éteigne. Il fait quelques pas de plus et perd de vue ce petit liseré entre la voûte céleste et la terre. Il retourne là où il était et, couché, regarde. Tantôt il le voit parfaitement, tantôt pas du tout. Il n'a aucune certitude de son existence, mais si ce liseré existe bel et bien, Dieu seul sait ce que c'est.

Des hommes passent indifférents, en guenilles comme à chaque fois. Il finit par dire à l'un d'eux :

– La mer !

Un homme s'arrête, scrute le lointain et, tout à coup, sans mot dire, se met à courir en hurlant. Ce petit liseré res-

semble terriblement à de l'eau éclairée de lumière. Et pour les autres aussi, c'était la mer !

Première édition en serbe : 1961